



Clara daigna à peine regarder l'espionne

(Page 923).

C. L

LIVRAISON 121



dans la forteresse et si une chose semblable se reproduisait encore une fois, il était bien probable qu'on le prierait de demander sa retraite. Or, il n'aurait pour rien au monde voulu perdre sa place, car il espérait obtenir encore de nombreux avancements avant de terminer sa carrière.

Durant plusieurs minutes, il demeura silencieux, comme s'il avait oublié la présence de du Paty dans la pièce.

Finalement, il murmura avec un air sombre :

— A quoi cela peut-il servir d'avoir des soupçons si l'on n'a pas de preuves ?

— Donc, vous soupçonnez quelqu'un ?

— Oui.....

— Puis-je savoir qui ?

— La sentinelle qui montait la garde à la porte de l'enceinte cette nuit-là doit certainement avoir été corrompue, parce qu'il n'est pas admissible qu'elle n'ait pas vu passer le fugitif.....

— Et pourquoi n'a-t-on pas arrêté cet individu ?

— Précisément parce qu'il n'y avait aucune preuve de sa culpabilité... Il a déclaré qu'il faisait tellement sombre à l'endroit où il se trouvait qu'il n'a aperçu le prisonnier que plusieurs minutes après que ce dernier avait franchi l'enceinte et qu'il avait alors immédiatement fait feu sur lui..... Il n'y avait pas moyen de prouver qu'il ne disait pas la vérité, de sorte que l'on a été obligé de s'en tenir à ce qu'il disait.....

— Mais vous n'en êtes pas moins convaincus de sa culpabilité, n'est-ce pas, Monsieur le directeur ?

— Certainement.....

— Et sur quelles personnes vos soupçons se porteraient-ils encore ?

— Sur un individu que l'on appelle « Gaston le Fou » et que l'on a aperçu rodant près de l'enceinte de la

forteresse un peu avant la tentative

Du Paty avait l'air fort contrarié.

— Quelle espèce d'individu est ce personnage ? interrogea-t'il.

— Il passe pour un pauvre d'esprit, répondit le directeur, — mais je croirais plutôt qu'il joue la comédie et qu'il fait l'imbécile parce qu'il y trouve son profit.... En tout cas, il semblerait que cet homme a toujours été vu rodant à proximité de l'enceinte chaque fois qu'une évasion a eu lieu....

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen que je voie ce bonhomme ? demanda le commandant.

— Ce n'est pas difficile.... Il est presque toujours sur la plage.

— Eh bien, je voudrais lui parler....

— Ce serait peine perdue, mon commandant.... Personne n'a jamais rien pu tirer de lui....

— C'est possible, mais je ne veux quand même négliger aucune occasion....

— Alors, je vais donner l'ordre qu'on aille le chercher, répondit le fonctionnaire.

Ce disant, il sonna et, quand le gardien de planton se fut présenté, il lui donna l'ordre d'aller se mettre à la recherche de « Gaston le Fou » et de le ramener dès qu'il l'aurait trouvé.





CHAPITRE CXLI.

L'ENQUETE AU SUJET D'ESTERHAZY.

Le colonel Picquart était assis devant sa table de travail et il se tenait la tête penchée sur deux feuilles de papier qu'il comparait attentivement.

Après quelques instants, il releva les yeux et, s'adressant à un autre officier qui se tenait debout derrière lui, le capitaine Lauth, il lui demanda :

— Est-ce que l'expert en écritures est là ?

— Je vais aller voir, mon colonel.....

Le capitaine sortit et revint quelques minutes plus tard avec un monsieur qui n'était autre que l'expert Bertillon, le même qui, lors du procès du capitaine Dreyfus avait déclaré que le document qui devait constituer la preuve de la culpabilité du capitaine avait bien été écrite par lui.

Le colonel lui fit signe de s'approcher et lui dit en lui montrant une lettre qu'il avait pliée de manière à ce que la signature ne soit pas visible :

— Je voudrais savoir qui a écrit ceci.....

Bertillon regarda un instant la lettre, puis il déclara sans hésiter :

— Ceci est l'écriture de Dreyfus.....

— Vous en êtes sûr ?

— Certainement, colonel..... Je me souviens parfaitement des détails de ce graphisme que j'ai eu le loisir d'examiner avec la plus grnde précision lors du procès...

— Bien, répondit Picquart. Je vous remercie..... C'est tout ce que je voulais savoir.....

Dès que l'expert se fut retiré, le colonel demeura un moment pensif, examinant encore les documents étalés devant lui, sur la table.

Puis il se tourna de nouveau vers le capitaine Lauth.

— Restez ici à ma place, lui dit-il. Il faut que j'aille chez le général Boisdeffre.....

Ce disant, il ramassa les papiers qui étaient sur la table, les glissa dans un grand portefeuille et sortit de la pièce.

Quand il entra dans le cabinet de travail du général, celui-ci se leva pour venir à sa rencontre et lui tendit cordialement la main.

— Quelles nouvelles m'apportez-vous colonel ? lui demanda-t'il.

— Je vous apporte le résultat de mes investigations au sujet de l'affaire Dreyfus, mon général, répondit Picquart.

Le visage de Boisdeffre s'assombrit aussitôt.

— Ah ? fit-il. Et qu'avez-vous découvert ?

— J'ai commencé par me renseigner très exactement concernant la vie privée du colonel Esterhazy.....

— La vie privée du colonel Esterhazy ne peut avoir aucun intérêt pour nous, interrompit Boisdeffre.

— Excusez-moi, mon général, mais je suis d'un avis tout-à-fait contraire... Le colonel Esterhazy.....

Boisdeffre l'interrompit encore.

— Le colonel Esterhazy est un excellent officier, dit-il.

— Eh bien, mon général, puisque vous ne voulez rien savoir au sujet de sa vie privée, je vais vous dire autre chose.....

Ce disant, le colonel Picquart ouvrit la serviette dans laquelle il avait mis les documents et en retira deux lettres.

— Veuillez vous donner la peine de jeter un coup d'œil sur ceci, mon général, requit-il. Il s'agit de la lettre sur laquelle a été basée la condamnation de Dreyfus et d'une autre lettre qui a été adressée par le colonel Esterhazy au commandement général quand il a fait sa demande d'admission à l'Etat-Major..... Je viens de faire examiner ces deux documents par l'expert Bertillon et la conclusion de ce dernier est qu'ils ont toutes les deux été rédigées par la même main.....

— Comment ? s'exclama le général qui se mit à regarder le colonel comme s'il n'avait pas bien compris. Vous dites que la lettre de Dreyfus et celle du colonel Esterhazy ont été écrites par la même main ?..... Que signifie ce brouillamini ?

— Cela signifie qu'un faux a été commis, mon général.....

— Commis par qui ?..... Par Esterhazy ?

— Certainement.....

Boisdeffre hocha la tête et remarqua :

— Ce que vous me dites là me paraît impossible, car Esterhazy aurait modifié sa propre écriture.....

— Non, parce qu'alors l'écriture n'aurait plus eu la ressemblance nécessaire avec celle de Dreyfus.....

Boisdeffre demeura un instant silencieux, tortillant nerveusement sa moustache. Puis il vint se planter devant le colonel, le regardant fixement dans les yeux et demanda :

— Dites-moi, colonel Picquart..... Pourquoi ne voulez-vous absolument pas que Dreyfus reste à l'île du Diable ?..... Pourquoi tenez-vous tant à ce qu'il soit mis hors de cause ?

— Parce qu'il est innocent, mon général....

— Mon cher colonel, puisqu'il a été condamné, la question de sa culpabilité doit être considérée comme résolue..... Pourquoi vouloir attirer l'attention du public par un nouveau scandale ?.....

— Mais mon général !..... Dreyfus est innocent !

— Qu'il soit innocent ou coupable, ceci n'a aucune importance secondaire..... Au point où en sont les choses, l'essentiel est d'éviter des histoires..... Si vous avez réellement découvert que le crime pour lequel Dreyfus a été condamné a été commis par un autre, gardez le secret pour vous, dans l'intérêt de l'armée.....

Le colonel Picquart eut un geste d'indignation.

— Non, mon général, s'exclama-t'il. Cela est impossible..... Je ne peux pas tolérer qu'une telle iniquité soit commise.....

Boisdeffre lança au colonel un regard sévère.

— Vous ne pouvez pas tolérer, dites-vous ? fit-il. Oubliez-vous donc que c'est à votre général que vous parlez ?

— Non, mon général, répondit Picquart, mais vous m'avez chargé vous même de faire des recherches au sujet de cette affaire et, puisque j'ai réussi à acquérir la conviction de ce que le vrai coupable n'est pas le malheureux qui a été condamné, nous n'avons pas le droit de garder le secret..... Vous n'ignorez certainement pas que le colonel Esterhazy est un homme lourdement taré et qu'il a commis toutes sortes de choses qui l'auraient mené depuis longtemps en prison si l'on n'avait cessé de faire envers lui d'une coupable indulgence..... Il a été jusqu'à falsifier des lettres de change, il passe ses nuits dans les lieux les plus mal famés, il fait sa compagnie habituelle de femmes de mauvaise vie, et malgré tout, vous voudriez continuer à le protéger ? Pourtant, mon général, il est hors de doute que cet homme constitue une honte pour l'armée française !

Le général Boisdeffre fronça les sourcils et haussa les épaules.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? demanda-t'il avec un air excédé. En tout cas, il faudrait, pour le mettre en accusation, des preuves plus substantielles que celles auxquelles vous venez de faire allusion.....

— Elles ne vous paraissent pas suffisantes pour ordonner l'ouverture d'une enquête, mon général ?

— Bien sûr que non..... Comment pouvez-vous imaginer que l'on puisse traîner dans la boue un officier supérieur et l'accuser sur la foi d'un méchant bout de papier comme celui que vous m'avez montré tout à l'heure.

— On s'est pourtant bien contenté d'un bout de papier comme celui-ci pour condamner Dreyfus.....

— Je veux bien admettre qu'en cette occasion l'on a peut-être agi avec un peu trop de précipitation, mais cela n'est pas une raison pour recommencer. Je verrai ce qu'il y a lieu de faire en ce qui concerne le colonel Esterhazy, mais, en attendant, je vous prie de ne plus vous occuper de cette affaire.....

— En ma qualité d'officier, je suis bien obligé de me conformer à vos ordres, mon général, mais hors de mon service, comme personne privée, je ne relève plus de votre autorité.....

Boisdeffre lui lança un regard furieux, mais cela ne parut pas intimider Picquart qui demeura parfaitement calme et maître de lui.

Il commençait à entrevoir le danger d'être traduit lui-même devant un conseil de guerre pour insubordination, mais il n'en était pas moins parfaitement résolu à faire absolument tout ce qui serait en son pouvoir pour sauver le capitaine Dreyfus.



CHAPITRE CXLII.

L'INTERROGATOIRE DE « GASTON LE FOU ».

Cette fois, la patience du commandant du Paty, devait être mise à une rude épreuve.

En effet, si les soldats qui avaient été envoyés à la recherche de « Gaston le Fou » n'eurent aucune peine à le trouver, il leur fut par contre extrêmement difficile d'arriver à l'amener jusqu'au bureau du directeur de la forteresse.

Finalement, on y arriva quand même et du Paty eu comme un sursaut en le voyant entrer.

Jamais encore il n'avait vu un être humain d'un aspect aussi sauvage. « Gaston le Fou » était vêtu de hailons multicolores, pittoresques mais fort malpropres, sa barbe et ses cheveux, longs et incultes, formaient une sorte de forêt vierge en miniature autour de son visage ravagé, au teint rôti par le soleil et les embruns, aux yeux hagards et dilatés sous les sourcils en broussaille.

— Me voila ! s'exclama-t'il d'une voix caverneuse en s'avancant dans la pièce comme s'il avait été chez lui et sans prendre la peine d'enlever le beret qu'il portait enfoncé jusqu'aux yeux. On m'a dit qu'un monsieur très important voulait me parler..... Est-ce que c'est vous ?

Ce disant, le prétendu pauvre d'esprit se tournait vers le commandant.

— Oui, c'est moi, répondit du Paty. Venez vous asseoir auprès de moi..... Fumez-vous ?

Et il lui tendit un étui rempli de luxueuses cigarettes à bout doré.

— Oh, la belle boîte ! s'exclama Gaston. Il y a longtemps que je voulais en avoir une pareille !

Et saisissant l'étui, il le regarda un moment, puis il le fit disparaître dans sa poche.

Le commandant fit une grimace de mécontentement, mais il se dit aussitôt qu'il pouvait bien, après tout, perdre un étui d'argent sans être ruiné pour cela et qu'il valait mieux tâcher de se mettre en bons termes avec cet étrange individu de qui il pourrait peut-être, en se montrant quelque peu habile, obtenir des informations qui lui permettraient de démontrer la culpabilité de Lucie Dreyfus.

Sâchant par expérience que la meilleure façon de conduire un interrogatoire est d'aller droit au but, sans périphrases, il demanda brusquement :

— On m'a dit que vous aviez aidé Dreyfus quand il s'est enfui de la forteresse..... Est-ce vrai ?

Mais le résultat escompté ne fut pas obtenu.

Le commandant avait pensé que cette question posée à brûle-pourpoint ferait sursauter Gaston et qu'il pourrait sans doute voir à l'expression de son visage ce qui se passait dans son esprit.

Mais à son grand désappointement, «Gaston le Fou» ne parut même pas avoir entendu. Il venait d'allumer une cigarette et, la tête levée vers le plafond, il suivait d'un regard amusé les volutes de la fumée qu'il lançait en l'air.

— C'est du bon tabac ! dit-il avec un air de satisfaction intense. Il y avait longtemps que je n'en avais pas fumé de pareil.....

— Eh bien, je vous en donnerai encore si vous me dites quel rôle vous avez joué dans la tentative d'évasion de Dreyfus, reprit du Paty sur un ton indulgent.

— Combien que ça coûte ces cigarettes-là ? demanda le soi-disant idiot en regardant le commandant avec une expression de parfaite béatitude.

Du Paty commençait à s'impatienter.

— Cessez de me poser des questions stupides ! s'écria-t'il avec humeur. Répondez à ce que je vous demande.....

— De quoi ? fit Gaston en se croisant les jambes. Vous m'avez demandé quelque chose ?

— Bien sûr... Est-ce que vous n'avez donc pas entendu ?... Je vous ai demandé ce que vous savez au sujet de la tentative d'évasion de Dreyfus..... Dites-moi tout... Si je suis satisfait de vos réponses, je vous récompenserai bien.....

Sans répondre, Gaston jeta le bout de sa cigarette par terre, en prit une autre et l'alluma avec un calme et une lenteur qui faisait bouillir le sang dans les veines de l'officier.

Finalement, il tira un billet de cinquante francs de son portefeuille et le tendit à l'idiot en disant :

— Tenez, prenez ça pour vous..... Et maintenant, répondez-moi.....

Gaston prit le billet avec un air méprisant et, sans même le regarder, il le fourra dans la poche de son pantalon.

— Et alors ? demanda-t-il avec nonchalance. Qu'est-ce qu'il faut que je vous dise ?... Il me semble que vous savez déjà tout... Dans quel but me parlez-vous encore de ceci ?

Du Paty devenait de plus en plus nerveux

— Je vous répète, répondit-il sur un ton exaspéré que je veux que vous me disiez tout ce que vous savez au

sujet de la tentative de fuite de Dreyfus...

— J'en sais ce que vous savez aussi..... Ce pauvre diable a tenté de s'échapper, mais il a été rattrapé et on l'a ramené en prison.....

Du Paty se leva, s'approcha de Gaston, le prit par les épaules et le secoua.

Tu dois me dire si tu sais quelque chose sur ses complices. Je te promets une belle récompense si tu me dis tout. Le capitaine Dreyfus a une femme.

— En effet... pour son bonheur !.....

— Ecoute-moi, au lieu de m'interrompre avec tes stupidités.

— Comme vous voudrez ! Donc, le capitaine Dreyfus a une femme.....

— ...qui se trouvait à l'île de Ré, tandis que son mari était ici en prison.

— Vous voyez bien que vous êtes au courant de tout ! interrompit encore Gaston, fixant du Paty.

Désespérant d'obtenir ce qu'il voulait, le commandant continua :

— Elle t'a fait des propositions ?

Gaston leva la tête et allongea le cou comme s'il n'avait pas bien entendu ce que du Paty lui demandait.

— Fait des propositions ? A moi ?..... Je ne comprends pas, mon général.

— Finis de t'exprimer de cette façon stupide ; je ne suis pas général. Réponds simplement à mes questions.

— Oui... oui..... Répondons simplement aux questions et laissons les stupidités.

Du Paty frémissait ; il avait bien l'habitude des interrogatoires, mais il n'avait jamais eu autant de mal qu'en ce moment.

Toutefois, il ne voulait pas perdre patience, puisqu'il était sûr en son cœur que, malgré tout, ce jeune

homme devait savoir quelque chose.

— Voyons, une belle jeune femme est venue te trouver ?

Gaston ferma à demi les yeux.

— Cela vous ferait plaisir de le savoir...? demanda-t'il en riant. Mais je suis trop galant homme pour parler de mes aventures avec les jolies femmes.

Du Paty ne put retenir un sourire et le directeur de la prison, lui-même, se leva et se tourna vers la fenêtre en portant la main à sa bouche pour ne pas éclater de rire.

Mais du Paty ne voulait pas s'avouer vaincu.

— Je te donne encore vingt francs si tu réponds à mes questions. Avoue que tu as reçu de l'argent de Mme Dreyfus ?

Gaston secoua la tête.

— Malheureusement non... et vous devriez me donner le double, parce que je pense vraiment que j'ai laissé échapper une bonne affaire.

Du Paty, impatienté, reprit :

— Je sais, de source sûre, que tu es en relations avec Mme Dreyfus.....

— Ah !... Mais alors, si vous en êtes sûr, pourquoi me le demandez-vous..... ?

— Parce que je voudrais avoir la certitude que Mme Dreyfus a aidé son mari à fuir. Tu n'as rien à craindre si tu me dis la vérité... dis-moi donc si cette femme t'a demandé de l'aider. Elle est venue te voir pour cela ?

Gaston se mit à rire de nouveau :

— J'ai vraiment l'air d'un individu en lequel une femme peut avoir confiance ?

— Cette fois, il a raison, pensa du Paty ; il est bien étrange que Mme Dreyfus ait choisi cet idiot pour faire réussir son plan.... Mais si le directeur avait raison quand il affirmait que Gaston feint d'être naïf uniquement pour pouvoir travailler en-dessous ?

— En tous cas, reprit-il à haute voix, tu tournes toujours du côté des prisons ?

— Oui, je me sens attiré par ces murs..... C'est une chose étrange..... J'éprouve un sentiment semblable à de la nostalgie pour ces lieux. Je me trouvais si bien quand j'y étais.....

— Tu te moques de moi, crapule ?

Gaston posa solennellement sa main sur son cœur.

— Oh ! je ne me permettrai jamais une pareille chose !

— Tu veux nous faire croire que tu t'es trouvé bien ici ?

— Vous pouvez me croire ou ne pas me croire mon généré... il s'interrompit fit le geste d'avaler quelque chose, puis il continua. Au moins j'avais un toit sur ma tête, ce que je n'ai pas toujours. J'avais à manger tous les jours, tandis que je souffre souvent de la faim..... C'est pour cela que je regrette ces lieux. De plus, les sentinelles m'aiment bien. L'un ou l'autre me donne un peu de tabac..... et c'est pourquoi je suis par ici, assez volontiers.

— Et où étais-tu quand le capitaine Dreyfus a essayé de fuir ?.....

— Mon Dieu ! vous m'en demandez trop et je dois faire un effort pour me souvenir. Probablement j'étais à la pêche avec le vieux Pierre. Il m'emmène souvent avec lui quand il va en mer et il faut bien que je m'efforce de gagner quelque chose ; pour vivre, il faut manger et boire.

— Qui est le vieux Pierre ?

— Je l'ai déjà dit : c'est un pêcheur.

— Chez lequel Mme Dreyfus a habité quand elle était dans l'île, ajouta le directeur de la prison.

Du Paty leva la tête.

— Il y a là probablement d'autres fils à suivre.

Puis, se tournant vers Gaston d'un air sévère, il lui dit :

— Décide-toi une bonne fois à te confesser.

— Je n'ai rien à confesser, répondit Gaston d'un air indifférent en ouvrant le porte-cigarette du commandant, qui était sur la table.

Celui-ci plus furieux que jamais, d'une voix rauque de colère, cria :

— Décide-toi, si tu ne veux pas risquer de revenir dans cette prison ; si tu ne tiens pas à calmer plus que tu ne voudrais ta nostalgie.

Gaston se leva et se plaça devant du Paty en le considérant d'un air tranquille :

— Il faut d'abord que nous fassions nos comptes, ~~mon~~ commandant.

— Quels comptes ?

— Vous me devez de l'argent et Monsieur le Directeur est témoin que....

Tremblant de fureur, du Paty tira de sa poche son portefeuille et en sortit quelques billets qu'il tendit à Gaston. .

— Il me semble que tu es autre chose qu'un imbécile !

Gaston courba le dos sans paraître autrement ému de la colère de du Paty :

— Bah ! dit-il, il est toujours difficile de juger si un homme est un imbécile.

Il traversa la pièce et quand il fut sur le seuil il se tourna vers du Paty pour lui dire :

— Si vous désirez encore m'interroger, je reste à votre disposition.

— Va-t'en une bonne fois ! cria du Paty si furieusement que Gaston fit un bond hors de la salle et disparut en fermant violemment la porte.

Du Paty se mit à marcher à travers la chambre, révoquant dans son esprit toutes les paroles échangées avec Gaston.

Puis il se retourna vers le directeur de la prison et lui demanda :

— Quel homme est-il ce pêcheur ?

— Un homme très tranquille, qui ne parle jamais. On ne tirera certainement pas un mot de lui. On a fait une perquisition chez lui, mais elle n'a donné aucun résultat et je suis sûr que toute nouvelle enquête sera inutile.

Malgré cet avis, du Paty ne voulut pas s'en tenir là et il prit des informations partout où cela était possible dans l'espoir de parvenir à apprendre quelque chose ; il interrogea l'un et l'autre, mais il ne réussit pas à trouver quoi que ce fut pour prouver la complicité de Mme Dreyfus.

Las, découragé, vers le soir, il rejoignit son bateau.

Sur son chemin, il rencontra Gaston et il ne put se retenir de rire en voyant le jeune homme se mettre au port d'armes sur son passage.

Il observa en même temps que Gaston s'était acheté une casquette neuve à grands carreaux et un foulard à vives couleurs.

— ...Avec mon argent, pensa-t-il, et cette constatation ne fit qu'accroître sa colère de n'avoir rien tiré de cet individu.

Quand, le soir, tard, il se retrouva chez lui, il prit place devant son bureau et écrivit à Lucie Dreyfus :

« Chère Madame,

« J'ai été chargé par mes supérieurs de faire une enquête sur la tentative de fuite de votre mari de l'île de Ré et, à mon grand déplaisir, j'ai dû constater qu'il existe des preuves de votre complicité en cette tentative. Il n'est pas besoin que je vous dise combien déplaisantes pour vous peuvent être les

conséquences de ce fait. Pour vous éviter de graves ennuis, je vous prie de venir chez moi pour que nous nous mettions d'accord ; j'espère réussir à vous éviter le procès qui vous menace.

« Dans l'attente de votre visite. je me dis votre très dévoué.

DU PATY.

Il relut ce billet avec un soupir de satisfaction, le plia, le mit dans une enveloppe et traça l'adresse.

Ce nouveau coup forcerait peut-être Lucie Dreyfus à recourir à lui.

Les yeux du commandant brillait de plaisir.

Il s'imaginait déjà voir Lucie le supplier, tremblante et suppliante.....

Il se montrerait généreux vis-à-vis d'elle, très généreux ; il lui promettrait de ne pas la dénoncer, de garder secrètes les preuves de sa complicité, si..... elle lui accordait ses faveurs





CHAPITRE CXLIII.

EN PRISON.....

— Hé là, levez-vous !.....

Épuisé par l'air suffocant, par la faim et par la soif, Alfred Dreyfus s'était étendu à terre dans un angle de la cellule et s'était assoupi.

Le bruit des pas et des voix qui s'approchaient l'avaient réveillé subitement ; encore à demi ensommeillé il regarda autour de lui et ce ne fut qu'après quelques instants qu'il réussit à se souvenir de l'endroit où il se trouvait et quelle était sa triste situation. Il se leva péniblement.

Il vit devant lui un individu de haute taille, vêtu de l'uniforme des inspecteurs des pénitenciers arrêté devant sa cellule dont il avait ouvert la porte. Il était accompagné par six gardiens.

Quand l'inspecteur vit l'air ensommeillé de Dreyfus, il éclata de rire :

— Cela t'ennuie qu'on vienne te troubler ? Tu faisais de beaux rêves ?

Il se tourna vers les hommes qui le suivaient et leur dit d'une voix de commandement :

— Allons, vite, mettez-lui les menottes.....

Un des hommes s'approcha portant l'instrument que Dreyfus connaissait bien.

— Vous devez encore m'enchaîner ?

— Naturellement, pourquoi pas ?

— Vous craignez donc tant que je puisse m'évader ?

L'inspecteur rit de plus belle :

— On ne sait jamais ce qui peut passer par la cervelle d'un animal de ton espèce... il vaut mieux... donne les pattes, ici.

En soupirant profondément, le capitaine tendit les mains et se laissa mettre les menottes.

— Et, maintenant, en avant, marche !

L'inspecteur en tête, derrière lui les six gardes, le capitaine entre eux et, en dernier, le légionnaire.

Le cortège traversa le pont et ils continuèrent à marcher sur une route jusqu'à la prison.

Pendant toute la durée du chemin, Alfred Dreyfus avait marché la tête basse, le regard fixé à terre, l'esprit étranger à tout ce qui l'entourait ; il ne releva les yeux que lorsqu'on rencontra un groupe de prisonniers qui cassaient des pierres sur la route, sous l'œil des surveillants.

Quelques déportés lâchèrent leur outil pour observer leur nouveau compagnon de malheur ; immédiatement les surveillants les couvrirent d'injures en leur ordonnant de continuer leur travail.

Alfred Dreyfus pensa que, lui aussi il devrait travailler avec ces criminels sous le soleil torride....

Plus loin, il vit un condamné étendu sur le sol.

Il avait arraché sa tunique de sa poitrine, ses doigts écartaient l'étoffe ; sa respiration pénible était semblable à un râle et de ses yeux hagards, il fixait le soleil. Une expression de folie était sur ses traits ; le souffle sortait péniblement entre ses dents serrées.

Le gardien qui marchait à côté de Dreyfus fit un signe à son voisin :

— Regarde ! encore un qui s'en va !

Et il rit comme s'il avait dit quelque chose de très drôle.

Les condamnés mourraient seuls, abandonnés, sans que personne ne leur apportât aide et réconfort et les gardiens riaient des malheureux qui périssaient.

C'était le sort du condamné.....

Pourquoi la chiourme se serait-elle préoccupée de ceux qui mourraient..... ?

La fièvre des tropiques dévorait leur corps, ralentissait le cours du sang dans leurs veines..... qui aurait pu lutter contre le mal ? Pourquoi les aider ?

Quand ils seraient morts, ils donneraient suffisamment de travail..... Il faudrait les ensevelir et effacer leur nom de la liste des condamnés.....

Alors Dreyfus pensait..... Peut-être que, moi aussi, je mourrai ainsi, un jour !

Lui aussi, il devrait subir le dur destin des déportés.



Ils étaient arrivés devant les hautes murailles de la prison, semblable à une forteresse ; ils entrèrent.

Un second inspecteur, qui servait dans le corps de garde à droite de l'entrée, sortit dans le corridor et demanda à un de ses collègues :

— Il est ici, enfin ?..... Le directeur l'attend !

Ils montèrent les marches et au premier étage ils s'arrêtèrent devant une porte sur la quelle une plaque d'émail se détachait avec une inscription : « Greffe ».

Ils entrèrent.

Devant une table étaient assis deux commis ; à côté de l'unique fenêtre qui éclairait la pièce, un homme, portant l'uniforme jaune des tropiques et coiffé du

casque de liège doublé de toile blanche se tenait debout.

Alfred Dreyfus fut conduit jusqu'au milieu de la pièce, le visage tourné vers l'officier des coloniaux.

Celui-ci se mit à le fixer curieusement tant qu'après un long moment Alfred Dreyfus, lui demanda :

— Je vous demande pardon ; pendant combien de temps encore allez-vous me regarder ? Vous devez facilement voir que je suis épuisé et que vous feriez bien de me conduire dans une cellule où je pourrai enfin me reposer.....

Le fonctionnaire qui était le directeur des prisons sourit :

— Voyez quelle arrogance il y a encore dans cet individu ? Mais attends, attends une semaine et tu verras que tu deviendras doux comme un mouton, toi aussi.

— Je vous prie de ne pas me tutoyer ; même si je suis un condamné pour vous, j'ai le droit de demander cela.....

Le directeur se mit à rire et les gardiens, de même que les commis aux écritures firent écho à sa gaiété.

— Auriez-vous quelque désir à exprimer, monsieur le déporté ? demanda-t'il moqueusement.

Alfred se détourna pour ne pas prononcer la phrase qui montait à ses lèvres.

— Tourne la tête de ce côté.

L'inspecteur lui prit le bras et le contraignit à regarder de nouveau le fonctionnaire. Après une pause durant laquelle il n'avait cessé de le regarder avec curiosité, le directeur prononça :

— Conformément aux instructions que j'ai reçues de Paris, je dois vous poser quelques questions.

— Parlez ?

— On vous offre encore la possibilité de faire une confession sincère et spontanée des faits pour lesquels vous avez été condamné. Par suite, il pourra vous être

accordé jusqu'à un certain point, une diminution de la peine, la prison vous sera moins dure. Votre sort dépend donc de vous.

Quoiqu'Alfred Dreyfus se sentit si faible qu'il ne désirât pas autre chose qu'un peu de repos, il se redressa et dit d'une voix ferme ;

— Répondez à vos supérieurs que je n'ai rien à avouer. Je suis innocent et victime d'une infâmie. Je le répète devant vous, comme je n'ai cessé de l'affirmer durant le procès, devant mes juges qui semblèrent sourds à mes affirmations. Maintenant, vous me promettez de diminuer ma peine pour m'induire à un aveu ; vous imaginez qu'après avoir été cruellement martyrisé, je puis plus facilement me laisser convaincre..... mais comme je le répète, je suis innocent et je n'ai rien à avouer !.....

— Vous êtes fou ! Ne voyez-vous pas que ce serait pour votre bien ?.....

— Vous m'offririez ma grâce à présent, après m'avoir inculpé du plus affreux des crimes ? Je n'accepte aucune grâce ; je ne demande que la justice !

Le directeur haussa les épaules.

— Alors, vous devez savoir comment et où l'obtenir.

Il se tourna vers l'un des commis qui faisait fonction de greffier :

— Ecrivez sur le rapport ce qui suit :

« Le déporté Alfred Dreyfus, malgré nos efforts pour l'induire aux aveux, s'est obstiné à affirmer son innocence ».

En cet instant entra un autre individu ; l'uniforme qu'il portait le désignait comme le médecin du pénitencier. Il serra la main du directeur en demandant :

— Qui faut-il examiner ?

Le directeur montra Alfred Dreyfus.

— Ce nouveau déporté.

— C'est le fameux Dreyfus ?

— Oui, c'est lui.

— Alors, il faut que je le regarde de près.

Il s'approcha du martyr.

— Ah ! vous êtes donc celui qui a bouleversé toute la France..... ? Très intéressant..... Qu'est-ce qui vous manque ?

— Rien !

— Comment ? En êtes-vous sûr ? Est-il possible qu'il ne vous manque rien dans la cervelle ?

— Et pourquoi ?

— On est forcé de penser que vous êtes vraiment fou, puisqu'on ne trouve pas d'explication plausible à votre trahison?..... Vous êtes riche, vous n'avez donc pas été tenté par l'argent... Vous occupiez dans l'armée un grade élevé et votre carrière était enviable ; vous étiez à l'Etat-Major... dans ces conditions, un homme qui raisonne ne joue pas toute sa vie..... il faut donc dire forcément que vous êtes fou. Mais, au fond, cela ne m'intéresse pas et il n'est pas nécessaire que je m'en occupe. A part cela, dites-moi si vous vous sentez bien ?

— Je me sens mourir.

— Quant à cela, je le crains, mais je ne puis rien faire pour vous aider.....

Le médecin se tourna vers le directeur et ajouta :

— J'ai terminé et je déclare que le détenu est en état de supporter la déportation.

Il tendit la main au directeur et ajouta en riant :

— Je me félicite pour vous, pour cet oiseau rare que vous avez adjoint à votre troupeau.....

Quand le médecin fut sorti, le directeur ordonna à l'inspecteur de reconduire Alfred Dreyfus dans sa cellule.

C'était une cellule pour les condamnés aux galères. Les quatre mètres carrés rappelaient celle du Cherche-Midi. Un hamac, une table et un escabeau à trois pieds.

Dans un angle, un seau exhalait une odeur pestilentielle qui rendait l'air irrespirable. Il avait servi au précédent prisonnier et n'avait pas été nettoyé. Alfred Dreyfus resta hésitant sur le seuil, frappé par cette odeur nauséabonde qui lui coupait le souffle.

Les gardiens lui donnèrent une poussée et le jetèrent à l'intérieur ; puis ils se retirèrent le laissant seul avec l'inspecteur.

Alfred Dreyfus se tourna vers celui-ci et d'un ton de prière :

— Je meurs de soif, dit-il ; faites-moi porter un peu d'eau.

— On ne peut rien donner aux prisonniers entre les heures des repas.

— Et quand aura lieu le premier repas ?

— Demain matin.

— Encore tout ce soir et une nuit interminable ?...

Je ne peux plus résister. Je vous en prie, ayez pitié de moi...

L'inspecteur venait d'apercevoir l'anneau que le capitaine portait au doigt.

— Si vous voulez, vous pouvez acheter quelque chose.

— Je ne possède pas même un centime.

— Mais vous avez un anneau d'or.

Alfred Dreyfus eut un haut-le-corps, puis il arracha l'anneau, le porta à ses lèvres et le tendit à l'inspecteur qui le mit dans sa poche.

— C'est bien.

— On me donnera à boire ?

L'inspecteur fit une grimace et ajouta :

— Peut-être ; je verrai ce qu'il est possible de faire.

Et après cette vague promesse, il sortit de la cellule et ferma la porte derrière lui.

Alfred Dreyfus attendit.

Il avait la langue sèche, la gorge irritée, terriblement enflammée.

— Oh ! avoir une goutte d'eau !

Toute la soirée se passa dans une attente pleine d'angoisse et la nuit vint sans que personne ne se fut montré dans la cellule du malheureux qui souffrait de la soif.

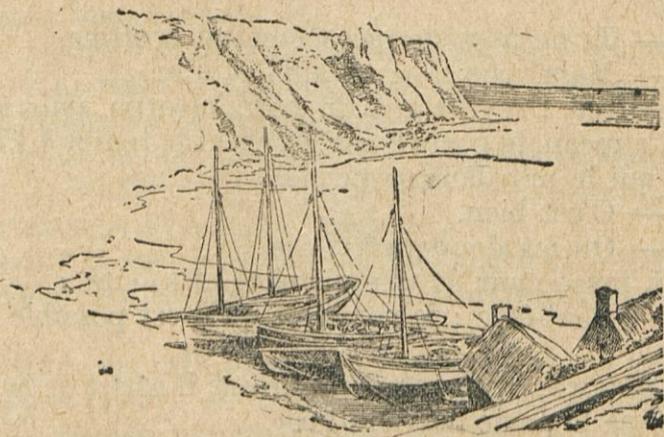
Dreyfus pensa alors que ce misérable l'avait trahi et qu'il ne tiendrait pas la promesse qu'il lui avait faite uniquement pour obtenir l'anneau.

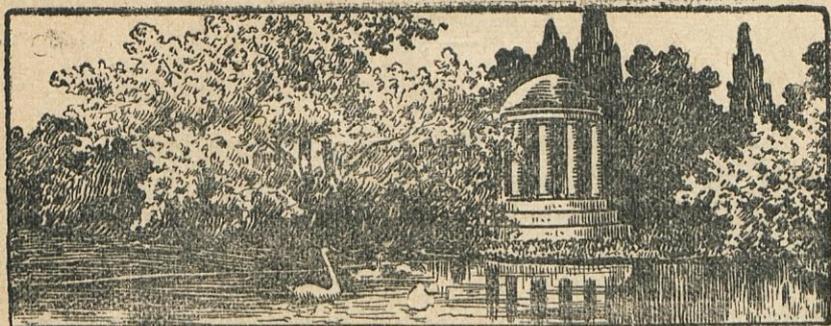
Si la nuit, au moins, avait apporté un peu de fraîcheur en le soulageant de son atroce souffrance ! Mais la nuit était aussi étouffante que le jour.

Alfred Dreyfus marchait comme un fou dans sa cellule en criant :

— De l'eau ! de l'eau ! je meurs de soif...

Mais personne ne répondait à ses cris désespérés.





CHAPITRE CXLIV

PRELIMINAIRES

Le matin suivant, dès qu'il fut dans son bureau, le lieutenant-colonel Henry fit appeler le capitaine Liéné qui était son ami intime et qui travaillait avec lui à l'Etat-Major dans la section des Services de Renseignements.

Maurice Liéné ne se fit pas attendre.

— Qu'y a-t-il donc, Henry ? Pourquoi me fais-tu ainsi appeler d'urgence ?

Avant de répondre, Henry hésita un instant, puis il dit :

— Dis-moi, n'aurais-tu pas un poste disponible à l'étranger ? Tu sais, un poste où nous pourrions envoyer une de nos agentes ? Il faut naturellement que l'emploi soit bien rétribué et qu'il ne s'agisse pas d'une mission de brève durée.

Le capitaine sourit :

— Oh ! je comprends... Tu veux te débarrasser de la belle Amy ?...

— Tu as deviné.

— Tu commences donc à devenir raisonnable, mon cher ami ?

— Oui...

— Bravo ! Cette femme ne t'allait pas...

— Tu crois ?

— Naturellement. Tu as trop de cœur, tandis qu'elle c'est un sphynx, une tigresse. Elle ne t'a jamais compris... Tu me permets, n'est-ce pas, de te parler aussi sincèrement ? Je n'ai jamais compris pourquoi cette femme t'intéressait. Elle a toujours été pour moi une énigme, mais si je puis t'aider, je le ferai avec plaisir...

Henry jouait nerveusement avec un coupe-papier ; il n'osait pas regarder en face son subordonné parce qu'il lui semblait extrêmement douloureux que, même un ami, put lire dans son cœur.

Mais il s'agissait de son bonheur et il était forcé de le faire ; il était absolument nécessaire qu'il se libérât de cette femme.

S'efforçant de rire, Henry haussa les épaules.

— Moi-même, Maurice, je te confesse que je ne réussis pas à me comprendre ; mais crois-moi, il y a pour tous des stations par lesquelles on doit obligatoirement passer, au cours du grand voyage de la vie. Chacun de nous, un jour ou l'autre, commet des erreurs, et donne le nom d'amour à ce qui n'est qu'une passagère ivresse des sens.

Maurice fit, de la tête un signe d'approbation.

— Oui, mon ami, nous nous sentons trop sûrs de nous-mêmes, trop sûrs de notre astuce et de notre sagesse pour devoir ensuite, à la fin, reconnaître que nous avons commis de grandes sottises. Il existe en amour mille chances, mais bien peu de possibilités de gain. Heureux ceux qui gagnent !... Moi, malheureusement, je n'appartiens pas à la catégorie des privilégiés. Mais il est inutile d'en parler puisque chacun est l'artisan de son propre destin. Tu es encore libre, Henry, et tu peux encore vaincre au grand jeu de la vie ; pour cela, il est nécessaire, par-dessus tout, que ton ancienne maîtresse s'éloigne de toi...

Henry le fixa au visage :

— Tu as donc la possibilité d'éloigner la Nabot ?

— Naturellement ! C'est une femme très élégante et un habile agent. J'ai besoin justement de quelqu'un qui aille travailler à Vienne pour nous fournir des informations sur les forces navales de la Méditerranée et sur les fortifications côtières. J'avais déjà pensé à Amy Nabot, mais j'hésitais à lui confier cette mission, croyant que tu tenais beaucoup à ce qu'elle restât à Paris.

— Mais à présent, tu peux l'en charger...

— Très volontiers, parce que je suis convaincu que c'est la femme parfaite pour cette mission. Les autrichiens ont un grand faible pour les belles femmes ; la Nabot saura certainement faire des connaissances intéressantes qui deviendront ses victimes et de qui elle tirera tout ce qu'il lui est nécessaire de savoir.

— Et quand voudrais-tu l'expédier ?

— Le plus tôt possible ; je lui dirai qu'il s'agit de choses urgentes, parce qu'il est nécessaires de te libérer sans tarder de cette femme.

— Oui, sincèrement, c'est une chose nécessaire.

Le capitaine Liené lui tendit la main.

— Mon cher ami, entre nous, il n'est pas nécessaire qu'il y ait des secrets et je puis bien te dire que, moi aussi, je suis dans une situation semblable à la tienne et que j'ai perdu la tête ! mais, malheureusement, pour moi, il n'est pas aussi facile de me libérer...

Il serra fortement la main d'Henry et ajouta :

— Tu vois que je puis très bien te comprendre, et je te promets de faire le nécessaire pour exaucer ton désir ; fie-toi à moi...

— Je te remercie, Maurice.

— Il est inutile de me remercier, Henry ; peut-être qu'un jour ou l'autre, j'aurais à mon tour, besoin de ton amitié.

— Fais en sorte que la Nabot ne suppose pas que la proposition vient de moi ?

Le capitaine Liené considéra son ami d'un air de reproche :

— Crois-tu vraiment que je sois aussi peu habile ?

— Non, mais cette femme a tant d'intuition...

— Je saurai lui faire cette proposition de telle manière qu'elle ne puisse avoir le moindre doute en ce qui te concerne, ne crains rien et sois tranquille.

Henry émit un profond soupir. Il se sentait soulagé d'un grand poids ; si Esterhazy avait été arrêté la situation aurait pu s'améliorer ; Alfred Dreyfus serait revenu de l'île du Diable et il aurait été libéré d'un remords qui le torturait et lui rendait la vie insupportable.

Il n'acceptait même pas l'hypothèse que, dans le procès qui aurait lieu contre Esterhazy il eut pu être compromis. Une seule chose était nécessaire à son salut : la disparition pour toujours d'Amy Nabot, afin qu'elle ne se trouve plus sur sa route pour contrarier ses plans.

Le capitaine Liené se leva :

— Au revoir, Henry ; je vais m'occuper immédiatement de cette affaire.

Ils se serrèrent de nouveau la main avec cordialité.

— Au revoir, Maurice.

— Naturellement, je te tiendrai au courant de tout, car j'imagine que tu seras impatient de savoir comment la Nabot accueillira la proposition.

— Tu peux bien penser que je suis anxieux de le savoir.

— Je ne crois du reste pas du tout qu'elle pensera à refuser, car elle sera séduite par l'appât du gain.

— Et elle ne refusera certainement pas.

— Espérons.

Le capitaine fit un pas vers la porte.

Mais, devant celle-ci, il s'arrêta, puis revint près de son ami et lui posant une main sur l'épaule, il lui dit :

— Mais cette fois, Henry, sois prudent ; ne risque pas une seconde fois de gâcher ta vie.

Henry secoua la tête :

— Pourquoi me dis-tu cela, Maurice ?

— Mon Dieu, quand un homme veut se libérer d'une femme, c'est parce qu'il en a une autre en vue ; je ne te demande pas de me révéler ton secret, mais je veux seulement te dire d'être prudent et maître de toi pour ne pas te jeter aveuglément dans une nouvelle et périlleuse aventure.

Henry sourit :

— Ne crains rien, Maurice, tu sais par expérience, qu'un chat échaudé craint l'eau chaude... Une femme comme la Nabot ne pourra plus jamais m'intéresser.

— Alors, je suis tranquille.

Le capitaine sortit, laissant son ami seul.

Maintenant rien ne pourrait contrecarrer son dessein, la route serait libre...

Il devait lutter pour le bonheur qu'il voulait atteindre à tout prix. Oh ! Liené ne pouvait même pas s'imaginer quel grand plaisir il allait lui faire.

Maintenant il pouvait faire des projets d'avenir. Il étendit les bras, souriant avec un geste de soulagement et dans ses yeux brilla une expression de joie comme si le bonheur s'était personnifié devant les yeux de son esprit.



CHAPITRE CXLV

SURVEILLE

— Enfin !

Cette exclamation jaillit spontanément des lèvres d'Amy Nabot qui avait réussi à rejoindre Esterhazy. Le colonel ne montra pas un excessif plaisir de la voir et il la considéra sans cacher son désappointement.

Esterhazy se trouvait dans une boîte montmartroise, très fréquentée. Il était entouré de jeunes personnes insouciantes et légères; comme on en rencontre des milliers dans les rues de la capitale, prêtes à accorder leurs lèvres fraîches aux baisers de quiconque leur offre la main.

Dans la salle régnait une grande allégresse ; les yeux brillants du colonel et les nombreuses bouteilles vides qui se trouvaient sur sa table démontraient clairement qu'Esterhazy avait bu, comme d'habitude, plus qu'il ne fallait.

Il tourna un regard distrait vers sa belle amie, en lui faisant signe de s'approcher. Quand Amy fut devant la table, il la considéra un instant et lui dit jovialement :

— Quelle belle surprise tu me fais, mon trésor !... Viens !... Assieds-toi !... Tu me manquais vraiment...

L'espionne était restée immobile, le regard posé sur l'officier.